

Industrialisation et mécanisation de la guerre, sources majeures du totalitarisme (XIX^e-XX^e siècles)



À la lumière des travaux menés depuis une vingtaine d'années par les historiens de la « chose militaire » dans les pays anglo-saxons, et qui ont renouvelé ce champ de connaissance de façon radicale, il apparaît que l'un des concepts proposés par ces auteurs, celui de la « révolution militaire », peut être utilisé pour contribuer à penser non seulement les phénomènes de « barbarisation » et de « brutalisation » de la guerre, mais aussi l'apparition des idéologies et des systèmes

politiques et sociaux de type totalitaire. Cette révolution est généralement située à l'époque moderne, mais le concept est également pertinent en ce qui concerne d'autres grandes phases de transformation de la guerre, de ses moyens, de ses pratiques et de sa « culture »¹. Ainsi, la révolution militaire de l'ère industrielle (qu'il convient de situer grossièrement dans le siècle courant de 1850 à 1950) peut être considérée dans une perspective large, dans une longue durée braudélienne : elle ne constituerait ainsi qu'une étape majeure de la grande mutation militaire apparue avec la fin du Moyen Âge et la Renaissance, c'est-à-dire à partir des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles². C'est en effet à cette époque-là que les paradigmes de la modernité guerrière ont commencé à se mettre en place et à être définis. En outre, c'est à partir de cette période que la technique des armements et la vitesse des projectiles ont commencé à transformer le combat en un processus véritablement « inhumain ». J'insiste tout particulièrement ici sur le fait que je n'emploie pas ce dernier adjectif dans son acception morale, voire moralisante, mais bien dans son sens premier, c'est-à-dire celui d'un dépassement des capacités physiques et mécaniques du corps humain, de son système nerveux et de son appareil cognitif. Le degré de « cruauté » du combat – cette fois au sens moral – n'est ici aucunement pris en compte, car cet aspect est relativement intemporel et ne dépend que très peu des armements mis en œuvre. Quant à l'hyperviolence, en particulier durant le moment précis du combat, elle semble bien être, elle aussi, de toutes les époques ; elle ne peut donc constituer, à elle seule, un critère discriminant. Pour distinguer de tels critères, il convient donc, selon moi, soit d'aller les rechercher hors du combat, ou de l'action de guerre en général – ce qui sort du cadre de mon propos –, soit de faire entrer en ligne de compte des paramètres quantitatifs et/ou relevant de la technique de la guerre et de la technologie des armements.

¹Pour plus de précisions sur cette question, voir L. Henninger, « La "révolution militaire" – Quelques éléments historiographiques », in *Mots – Les langages du politique*, n°73, nov. 2003, numéro spécial « Les discours de la guerre », coordonné par M. Senellart et J.-C. Zancarini, ENS Éditions.

²Toutefois, la première phase de cette mutation consista principalement en une « renaissance de l'infanterie », comme certains historiens l'ont baptisée. L'essor de cette arme dans l'Europe occidentale et centrale des trois derniers siècles du Moyen Âge fut le produit de luttes et de bouleversements politiques et sociaux intenses, qui rendaient nécessaire la mise au point de procédés de combat adaptés à des formations guerrières issues de bourgeoisies urbaines ou de paysanneries ne possédant pas à l'origine de « logiciel mental » du combat – pour reprendre un concept utilisé par A. Joxe dans *Voyage aux sources de la guerre* (Paris, PUF, 1990) – et ayant à affronter des chevaleries nobiliaires à l'imposante puissance de choc frontal. Ces infanteries mirent alors en œuvre des armements et des moyens de combat ayant tous en commun leur capacité de « mise à distance » des cavaleries lourdes qui leur étaient opposées : arcs, arbalètes, hallebardes, piques, plus tard armes à feu rudimentaires et formations tactiques idoines (carrés, retranchements, obstacles du champ de bataille). Ce fut ainsi le cas des milices communales italiennes ou flamandes, des *yeomen* anglais – que l'on retrouvera à travers la figure mythique et littéraire de Robin des Bois –, des milices des cantons suisses et des guerriers hussites de Bohême. Ce phénomène constitue un élément supplémentaire à l'appui de ma thèse caractérisant les trois armes principales selon des critères relevant de la sociologie politique : l'infanterie est bien une émanation populaire, la cavalerie une émanation nobiliaire et l'artillerie une émanation du pouvoir étatique central. Je précise cependant que cette tripartition ne s'applique qu'à l'aire civilisationnelle occidentale. Tout cela montre que, loin d'être exclusivement techniques, les grandes transformations de l'art de la guerre sont au moins autant des phénomènes sociaux et politiques.

Sur un autre plan, ajoutons que l'« humanisation » de la guerre est le plus souvent très sélective. Lors de la bataille de Fontenoy, en 1745, bataille déjà célèbre pour l'anecdote mythique de l'officier français invitant ses adversaires à « tirer les premiers », le vaincu du jour, le duc de Cumberland, qui commandait l'armée anglo-hollandaise, bien que lui-même blessé, aurait ordonné à son chirurgien de soigner d'abord un grenadier français plus gravement blessé que lui. L'année suivante, après la bataille de Culloden, en Écosse, lors de la dernière insurrection jacobite, le même duc de Cumberland dirigea d'une main de fer la répression dans les Highlands : villages détruits, populations civiles massacrées ou vendues comme esclaves aux Antilles, etc. Cette « humanisation » a donc été généralement observée entre adversaires se considérant comme semblables et appartenant à la même civilisation. À l'inverse, l'« Autre », le « Sauvage », n'étaient, bien souvent, pas jugés dignes d'en bénéficier. On constatera le même phénomène lors de la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle l'armée allemande respecta globalement les conventions de Genève lorsqu'elle avait affaire à des soldats occidentaux, mais pas lorsqu'elle faisait prisonniers des tirailleurs sénégalais ou des soldats soviétiques...

Enfin, l'une des conséquences les mieux connues et les mieux étudiées de la grande mutation militaire des temps modernes sera celle de la naissance de l'État moderne. L'armée étant toujours une « accoucheuse d'État », cet essor-là peut d'ailleurs être comparé à un autre exemple historique. La structure sociopolitique étatique fit en effet son apparition, aux temps protohistoriques, plus précisément au tournant du Néolithique et de l'âge de bronze, pour des raisons relevant, là encore, du domaine militaire, car les embryons d'appareil bureaucratique naquirent de la nécessité de posséder et de maîtriser le surproduit nécessaire non seulement aux opérations guerrières – ce que l'on appelle aujourd'hui la logistique – mais aussi à l'entretien d'une force armée dont l'État s'arrogea alors le monopole. Aux temps modernes, des raisons tout à fait comparables furent à l'origine de cette nouvelle affirmation de l'État. Le coût des nouveaux armements (canons, arquebuses, fortifications bastionnées, flottes de guerre) et l'augmentation de la taille des armées imposèrent la mise en place de la fiscalité moderne et d'un appareil bureaucratique sans précédent, qui abolit au passage les dernières libertés médiévales et constitua le socle sur lequel s'édifieront tous les « Léviathan » décrits par Thomas Hobbes³. La première étape de cette révolution courra ainsi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Les guerres de la Révolution française et du Premier Empire seront donc certes le début d'une nouvelle ère, mais peut-être surtout la fin de cette première phase. Car il conviendrait, là encore, de relativiser cette nouveauté – essentiellement, l'apparition des « nations en armes » – puisque les effectifs des armées occidentales connaissaient une progression quasi continue depuis le XVI^e siècle, et que la mobilisation de populations existait depuis au moins la première moitié du XVII^e siècle, avec les armées suédoises du roi Gustave Adolphe, durant la guerre de Trente Ans, pour ne rien dire des différents systèmes de mobilisation militaire existant dans les systèmes tribaux archaïques, dans les cités antiques ou dans les vallées suisses et les communes italiennes et flamandes, à partir du XIII^e siècle.

Une seconde phase de transformation a commencé avec le milieu du XIX^e siècle et la révolution industrielle. Alors, en quelques décennies, la quasi-totalité des armements fut renouvelée de façon radicale : artillerie à tir courbe et longue portée, armes de soutien d'infanterie à tir rapide (mitrailleuses), chemin de fer, navire à vapeur, télégraphe, puis télégraphie sans fil, etc. ; les véhicules automobiles et les avions apparaîtront à la fin de la première phase de ce processus, au tournant des XIX^e et XX^e siècles. En outre, les premiers vrais états-majors firent leur apparition durant la même période, tandis que la conscription et le système des réserves permirent alors aux nations de disposer de réservoirs humains d'une taille gigantesque. Ajoutons ici que la conscription, dont certains prétendent abusivement (en partie) trouver l'origine – « démocratique » – dans la levée en masse républicaine, a surtout servi à militariser et à « enrégimenter » les populations masculines, dans tous les sens de ces deux termes⁴, résultat qui ne sera pas négligeable lors de la mise en place de régimes totalitaires.

Or, de telles nouveautés auraient dû idéalement impliquer le renouvellement de fond en comble de la pensée militaire. Il n'en fut rien. Malgré quelques tentatives visant à « penser » cette modernité et ses ultimes conséquences, les militaires de toutes les puissances d'alors échouèrent dans cette tâche.

³Voir B.M. Downing, *The Military Revolution and Political Change. Origins of Democracy and Autocracy in Early Modern Europe*, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 1992 ; et T. Ertman, *Birth of the Leviathan. Building States and Regimes in Medieval and Early Modern Europe*, Cambridge (Grande-Bretagne), Cambridge University Press, 1997.

⁴Voir M. Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, éd. Gallimard, 1975 ; et A. Ehrenberg, *Le Corps militaire. Politique et pédagogie en démocratie*, Paris, éd. Aubier-Montaigne, 1983.

Cet échec peut être considéré, directement ou indirectement, comme l'une des causes majeures des grandes catastrophes humaines et politiques du XX^e siècle.

Les penseurs militaires de cette période ne sont pas parvenus à se dégager des paradigmes (notamment en termes d'échelles spatiales et temporelles) issus du XVIII^e siècle et de l'ère napoléonienne. Cela apparaîtra, par exemple, dans les revers subis par l'armée allemande durant la Seconde Guerre mondiale. Durant ce conflit, en effet, la Wehrmacht s'avéra incapable de penser véritablement la guerre en termes planétaires et ne planifia que des campagnes qui demeurèrent victorieuses tant qu'elles restaient confinées à des objectifs étroitement limités (ainsi des campagnes de 1939, de 1940 et du début de 1941 : Pologne, Norvège, Pays-Bas, Belgique, France, Yougoslavie et Grèce). Au-delà de ces proies de taille somme toute modeste, le caractère mondial du conflit – et donc les échelles spatiales et temporelles afférentes : URSS, océan Atlantique, Afrique du Nord, Amérique du Nord – s'avéra bien trop démesuré pour une direction stratégique que l'on pourrait presque qualifier de « frédéricienne » ou de « napoléonienne ».

Déjà, au nom de préjugés méprisants, les stratèges et stratégestes⁵ occidentaux s'étaient refusés à étudier en profondeur la guerre de Sécession américaine (1861-1865), première véritable guerre moderne et lieu de rencontre fusionnelle de deux phénomènes : les armées de masse idéologiquement structurées, issues de la Révolution française, et les nouveaux armements industriels. Pour les militaires britanniques, français ou prussiens de la fin du XIX^e siècle, en effet, le



« Celle que j' préfère, c'est la Guerre de 14-18... »

théâtre d'opérations nord-américain ne pouvait offrir aucune comparaison utile avec l'Europe. En outre, les armées de masse de cette guerre civile furent immédiatement disqualifiées comme autant de troupes de miliciens amateurs et indisciplinés, au mieux indignes du moindre intérêt, au pire socialement dangereuses. Et les autres conflits de cette période courant de la fin de la guerre de Sécession américaine jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale (guerres sino-japonaise, des Boers, russo-japonaise, balkaniques) ne modifièrent pas de façon fondamentale les certitudes des dirigeants militaires des grandes puissances du temps, quand elles ne les renforcèrent pas dans ces mêmes certitudes. Ainsi, à la suite de la guerre russo-japonaise de 1904-1905, plutôt que de focaliser leur attention sur la nouvelle puissance de feu mise en œuvre et sur les conséquences de la généralisation des fortifications de campagne (tranchées) en matière de statisme du combat et de la tactique, nombre de penseurs et idéologues militaires français préférèrent exalter ce qu'ils croyaient discerner de courage archaïque chez les soldats japonais, abusivement consacrés héritiers des samourais médiévaux.

En particulier, j'émetts l'hypothèse que ces dirigeants européens sont restés mentalement et intellectuellement bloqués sur la recherche de la « bataille décisive », laquelle peut être lue comme n'étant que la transposition, dans le domaine événementiel politico-stratégique, des fondements du théâtre classique – unités de temps, de lieu et d'action. Elle constituait ainsi un fantasme stratégique hérité des temps modernes, et, par-delà cette époque, de l'Antiquité, via l'importance démesurée accordée en Occident aux penseurs militaires grecs et romains depuis déjà des siècles. La plupart des dirigeants politiques et militaires des premières décennies de l'époque contemporaine furent incapables de comprendre que, avec la dilatation de l'espace, du temps et des forces induite par la guerre moderne, il convenait de ne plus rechercher une bataille décisive en un « point unique », mais, bien au contraire, de chercher à concevoir la stratégie en termes d'« opérations distribuées », dans le

⁵Le stratège planifie et met en œuvre la stratégie, c'est donc un politique et/ou un militaire agissant ; tandis que le « stratégeste » est un théoricien, un penseur et donc un auteur de textes.

temps comme dans l'espace. Autrement dit, il convenait de chercher à penser – et à agir – de façon « systémique » et « complexe ». Dans le même ordre d'idées, ils sont restés prisonniers de paradigmes « géométriques », là encore directement issus des XVII^e et XVIII^e siècles, alors qu'il eût fallu dorénavant concevoir et mettre en œuvre la force militaire en termes vectoriels. De tout cela découla l'enlisement stratégique de la Première Guerre mondiale, avec ses fronts continus et impénétrables, sur lesquels venaient systématiquement se briser des offensives aussi militairement ineptes qu'humainement criminelles. Les belligérants étaient partis en guerre en 1914 imbus des fantasmes de l'offensive à outrance et de la bataille décisive, et, n'ayant pu atteindre ce but, ils préférèrent s'entrechoquer de façon frontale et stérile pendant quatre ans, tels des béliers, et au mépris de toute authentique pensée stratégique. Leurs conceptions géométriques de la manœuvre ne leur avaient fait éprouver de l'admiration que pour le seul paradigme « mécanique » du piège qu'était le modèle de la bataille de Cannes, durant laquelle Hannibal avait écrasé les légions romaines à la suite du double encerclement de celles-ci⁶. S'étant avérés incapables de reproduire ce modèle tactique mécanique et géométrique à l'échelon stratégique – ce qui était, en tout état de cause, impossible –, ils préférèrent l'enterrement de leurs forces selon des schémas linéaires et frontaux, et donc tout aussi géométriques.

Car, à l'échelon tactique et sub-tactique, ils avaient insuffisamment pensé les conséquences de l'apparition des armes à tir rapide (fusils à plusieurs coups, mitrailleuses, etc.). Ils avaient notamment été pris d'une sorte de frayeur panique devant les implications induites par ces nouveaux armements en matière de techniques de commandement et d'organisation des troupes : nécessité d'accroître considérablement l'importance de la place accordée au mouvement et surtout augmentation de la dispersion des forces, jusqu'au niveau des plus petites unités de combat, ce qui aurait exigé d'eux une plus grande confiance dans leurs troupes et la mise en place d'un système de pouvoir tactique distribué⁷. Mais cela aurait été incompatible avec une conception de la discipline encore très largement inspirée de l'ordre serré du XVIII^e siècle. C'est ainsi que nombre de dirigeants militaires se tournèrent vers une sorte de « pensée magique », faite de l'exaltation et de l'esthétisation outrancière d'idéologies sacrificielles et doloristes, et croyant que l'action des armes modernes à tir rapide pouvait être contrée par le « moral », l'« élan » et le chauvinisme le plus hystérisé. Cette tendance à introduire du sacré et du mysticisme là où ils n'avaient rien à faire se manifesta tout particulièrement en France, pour des raisons relevant de l'histoire politique et culturelle particulière de ce pays tout au long de la période commençant avec la Restauration, et qui trouvaient leurs origines autant à droite (en particulier sur la base d'un catholicisme mystique lointainement issu de ce qu'on a appelé au XVI^e siècle le « parti espagnol ») qu'à gauche (via une instrumentalisation des mythes révolutionnaires, en particulier celui de la « Patrie en danger »). Cela montre également que, cinq siècles après l'apparition des armes à feu, le passage rendu de ce fait nécessaire d'un courage guerrier de type « héroïque » à un courage guerrier de type « stoïcien », consistant en l'acceptation fataliste de la mort et en une soumission face à la technique, n'avait pas encore été pleinement effectué dans les armées modernes. Ajoutons que cette tendance à mettre d'autant plus en avant les valeurs du courage héroïque qu'on ne parvient pas à penser la technique est aussi vieille que l'apparition des armes à feu en Occident, comme le personnage du chevalier Bayard en avait déjà été l'illustration à l'époque des guerres d'Italie⁸.



Vision goyesque de la guerre

À l'inverse, ceux qui tentaient de penser les problèmes « en grand », à l'échelon stratégique, ne parvenaient guère qu'à concevoir une stratégie mécaniste de l'attrition⁹, de la destruction et de la

⁶Voir T. Widemann, « Cannes et Leuctres : deux paradigmes de bataille », in *Cahier n°9 du CEHD*, « Nouvelle histoire bataille », Paris, ADDIM, 1999.

⁷Sur ce point précis, il convient de reconnaître que l'armée allemande fut en avance sur toutes les autres, avec la mise au point du système de l'*Auftragstaktik*, concept que l'on pourrait traduire par « tactique par délégation ».

⁸Voir également D. Hume, « Essai historique sur la chevalerie et l'honneur moderne », in G. Robel (éd.), *Essais moraux, politiques et autres essais*, Paris, PUF, 2001, p.745-755.

⁹C'est-à-dire une stratégie d'usure de l'adversaire.

puissance de feu, envisagées de façon arithmétique. Ce furent les grands « idéologues de la technique », soumis à celle-ci et incapables de véritablement la dominer pour la commander, la diriger et l'orienter. Directement inspirés par le positivisme de leur temps, ils ne percevaient de la technique que la pure puissance quantifiable, au détriment de ses conséquences sociologiques et tactiques. N'envisageant la stratégie qu'en termes d'escalade et de surenchère techniques, ils ont réduit de façon caricaturale et simpliste l'art de la guerre à ce qu'ils nommaient pompeusement la « dialectique de l'épée et de la cuirasse »¹⁰. Ainsi, au lieu de mettre en œuvre une pensée à la fois authentiquement dialectique et systémique, ils ont préféré s'orienter vers le « micromanagement » de la puissance. Du milieu du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale, on assista donc bien souvent à des débats stratégiques et militaires absurdes entre des « ultra-conservateurs », adversaires acharnés de la technique, et qui persistaient à préparer la guerre du XX^e siècle comme si les nouveaux armements n'existaient pas, et des « ultra-progressistes », adulateurs aveugles de celle-ci. Or, crispation dans le refus de la nouveauté ou fuite en avant éperdue dans celle-ci représentent, dans tous les cas, une absence de véritable pensée. Il faudra en réalité attendre les années 1920 et 1930 pour qu'une école de pensée militaire – en l'occurrence l'école de pensée soviétique – fasse enfin sauter le « verrou intellectuel » qui empêchait de penser la guerre mécanisée et industrielle moderne. Ce verrou était celui de la recherche fantasmagorique de la bataille décisive, évoquée plus haut. Les théoriciens militaires soviétiques furent ainsi les premiers à pleinement conceptualiser l'idée selon laquelle un niveau supplémentaire de pensée et d'action de la guerre – le niveau « opératif » – devait être introduit entre la stratégie et la tactique, ce qui constitua bel et bien un bond en avant gigantesque vers l'introduction du mode de pensée systémique dans l'art de la guerre, ainsi qu'un rétablissement du lien nécessaire – mais brisé depuis le milieu du XIX^e siècle – entre les décideurs politiques, les états-majors et les formations de combat. Les représentants de cette école disparaîtront dans les grandes purges stalinienne de la fin des années 1930, et l'Armée rouge devra « réapprendre » leurs leçons dans les conditions les plus difficiles qui soient, entre 1943 et 1945... Quant à la Wehrmacht, la soi-disant *Blitzkrieg* n'a jamais représenté une authentique pensée stratégique et opérative de la guerre mécanisée, tout au plus un tour de passe-passe journalistique, un mythe, et une manipulation opportuniste et basement technicienne de schémas tactiques extrêmement limités – et toujours géométriques, et non pas vectoriels¹¹. Depuis les années 1980, les forces armées américaines (et, à leur suite, les forces armées britanniques) ont su redécouvrir les travaux de cette extraordinaire école de pensée soviétique de l'entre-deux-guerres, s'en emparer et les mettre à profit.

Durant la première moitié du XX^e siècle naissent des croyances tout aussi simplistes envers « une » arme décisive (par exemple, l'aviation de bombardement, puis l'arme atomique, qui en est directement issue) capable, à elle seule, de permettre de gagner une guerre. Or, une telle croyance n'était guère que la résurgence, à l'ère du machinisme, du vieux fantasme de la recherche de la bataille décisive en un point unique. Elle constituait ainsi une manifestation supplémentaire de l'incapacité à penser de façon systémique et complexe.

Enfin, la plus dramatique erreur commise dans le domaine de la compréhension (ou plutôt de l'incompréhension) globale de la stratégie des guerres industrielles modernes fut de croire que, puisque la puissance militaire était liée à la puissance économique, politique, sociale, diplomatique, culturelle, etc., il convenait de tout subordonner à la puissance militaire et, en quelque sorte, de militariser non seulement l'État et son appareil bureaucratique-administratif, mais aussi la société tout entière, militarisation considérée alors comme la seule garantie de parvenir à l'« efficacité ».

¹⁰Il s'est agi là d'un vaste courant de pensée, présent dans tous les pays et dont les représentants sont trop nombreux pour être cités ici. Il convient donc de le considérer comme une véritable « idéologie dominante » dans le milieu des militaires, mais aussi des ingénieurs et des industriels de l'armement. Sur ce point, mais aussi sur presque toutes les autres problématiques évoquées dans ce texte, l'ouvrage le plus complet et le plus pertinent est celui de l'historien et général israélien S. Naveh, *In Pursuit of Military Excellence. The Evolution of Operational Theory*, Londres, Frank Cass (« The Cummings Center Series »), n°7, 1997.

¹¹Parmi les travaux publiés ces dernières années et qui revisitent la légende de l'excellence militaire allemande, voir notamment : K.-H. Frieser, *Le Mythe de la guerre éclair. La campagne de l'Ouest de 1940*, trad. N. Thiers, Paris, Belin, 2003 ; R. Beaumont, *The Nazis' March to Chaos. The Hitler Era Through the Lenses of Chaos-Complexity Theory*, Westport (Connecticut), Praeger, 2000 ; K. Macksey, *Why the Germans Lose at War. The Myth of German Military Superiority*, Londres, Greenhill Books, 1996 ; O. Bartov, *L'Armée d'Hitler. La Wehrmacht, les Nazis et la guerre*, trad. J.-P. Ricard, Paris, Hachette (« Littératures »), 1999, et, du même auteur, l'article « From *Blitzkrieg* to total war : controversial links between image and reality », in I. Kershaw et M. Lewin (dir.), *Stalinism and Nazism. Dictatorships in Comparison*, Cambridge (Grande-Bretagne), Cambridge University Press, 1997. Enfin, l'ouvrage désormais classique de F. Neumann, paru initialement en 1942 aux États-Unis, *Béhémoth. Structure et pratique du national-socialisme*, (trad. G. Dauvé et J.-L. Boireau, Paris, Payot [« Critique de la politique »], 1987), reste d'une étonnante pertinence sur cette question de l'« efficacité » militaire du nazisme.

Transférant les principes industriels de la production de masse dans l'art de la guerre et au service de la « destruction de masse », les idéologues militaristes¹² – et souvent même caporalistes – de cette supposée « guerre totale » bâtiront là l'un des fondements majeurs des idéologies totalitaires, croyant trouver la solution à la panique et à la désorientation que leur inspiraient les mutations de la modernité. Précisons ici que ces idéologues ne furent pas uniquement allemands, comme on le croit trop souvent, à la lumière du titre de l'ouvrage du général Ludendorff¹³. Il suffit, pour s'en persuader, de se pencher par exemple sur les écrits du général italien Douhet ou du général américain Mitchell, qui, dès les années 1920, élaboraient les concepts du « bombardement stratégique » et prônaient le recours à une telle « stratégie de la terreur » (*sic* !) dirigée explicitement contre les populations civiles adverses, et ce, dans une perspective visant à la fois le choc psychologique et politique, l'efficacité et la rapidité, et l'« humanisation de la guerre » car destinée à éviter un nouveau blocage des fronts et les hécatombes de la Grande Guerre ! Plus tard, durant les décennies de la Guerre Froide et le règne de la dissuasion nucléaire, les doctrines officielles des grandes puissances prévoyaient explicitement le ciblage des missiles thermonucléaires sur les « centres démographiques » (*sic* !) de l'adversaire, dans le cadre de « stratégies anticités » pouvant être considérées comme ouvertement « génocidaires », au sens où il y avait l'intention clairement énoncée de détruire une partie de la population en tant qu'appartenant à la nation ennemie ; même si cet aspect génocidaire ne l'était que virtuellement, par la grâce du caractère de « menace » du discours politico-stratégique de la dissuasion.

Il apparaît donc que, paradoxalement, c'est un déficit de pensée stratégique et d'efficacité militaire qui contribue à créer les conditions de développement de la barbarie et de la « brutalisation » de la guerre. La violence devient d'autant plus folle et tend d'autant plus à se démultiplier quantitativement et qualitativement qu'elle ne parvient pas à déboucher sur un résultat net et décisif. Nombre des plus grandes horreurs du XX^e siècle furent le résultat de tels déficits et, si les contenus idéologiques pouvaient radicalement différer d'une puissance à l'autre, les structures de la mise en œuvre de la violence industrielle et de la destruction de masse restaient comparables à maints égards. Cinq années d'une guerre de position aussi inepte que meurtrière, durant la Première Guerre mondiale, furent le produit de la recherche fantasmagique de la bataille décisive napoléonienne ainsi que de la transposition aveugle de principes tactiques à l'échelon stratégique-opératif dans les plans de guerre des différents belligérants. Les pseudo-théories du bombardement stratégique de terreur naquirent dans l'entre-deux-guerres de croyances naïves dans une arme miracle. Enfin, la solution finale elle-même – c'est-à-dire le véritable système d'extermination industrielle et totale – peut être partiellement analysée comme relevant d'un processus comparable car elle fut décidée en janvier 1942 lors de la conférence de Wannsee, à la suite de l'échec sans précédent de la Wehrmacht devant Moscou, à l'hiver 1941, échec qui avait mis un terme brutal à l'euphorie des premières semaines de l'opération *Barbarossa*, coïncidence chronologique plus que troublante et qui a déjà été relevée, notamment par les historiens de l'école dite « fonctionnaliste ». Les idéologies génocidaires ne peuvent donc, selon moi, être expliquées uniquement en termes de cruauté, de déshumanisation, de « banalisation du mal »¹⁴ et de négation de l'Autre ; l'absence de véritable pensée de la puissance et de la technique est également à prendre en compte pour faire progresser la compréhension du phénomène guerrier.

Laurent HENNINGER

Cet article a déjà fait l'objet d'une publication dans la revue lyonnaise *Astérior*, Numéro 2, 15 juillet 2004, <http://asterion.revues.org/document83.html>.

¹²J'entends par « militarisme », une idéologie prônant la militarisation comme remède à tous les problèmes rencontrés par les sociétés humaines, et/ou prônant la supériorité absolue en toutes circonstances des valeurs morales et disciplinaires issues du monde militaire et du domaine très particulier du combat sur toutes les autres valeurs humaines.

¹³Cette problématique de la guerre totale a été magnifiquement traitée par E. Traverso dans son ouvrage *La Violence nazie. Une généalogie européenne*, Paris, La Fabrique éditions, 2002, p.87-112.

¹⁴L'emploi de cette expression dans ce contexte ne doit pas être interprété comme une objection aux travaux d'Hannah Arendt sur les origines du totalitarisme, lesquels restent d'une extrême pertinence et me paraissent plutôt renforcer mes hypothèses.